



**HAL**  
open science

## Du bon usage des sciences sociales en architecture...

Daniel Pinson D. Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson D. Pinson. Du bon usage des sciences sociales en architecture... Colloque espaço | sociedade, Faculdade de Arquitectura da Universidade do Porto, Mar 2012, Porto, Portugal. hal-01134021

**HAL Id: hal-01134021**

**<https://hal.science/hal-01134021>**

Submitted on 24 Mar 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Colloque espace | société

Faculté d'Architecture de l'Université de Porto, 14 mars 2012

Daniel Pinson, Université d'Aix-Marseille

### DU BON USAGE DES SCIENCES DE L'HOMME EN ARCHITECTURE...

On s'efforcera tout d'abord de repérer les chemins tantôt séparés, tant réunis, des architectes et des socio-anthropologues, qui, depuis le début du XXe siècle, en s'intéressant à la diversité des milieux humains et non plus seulement à la dimension universelle de l'homme, ont ouvert la voie à une architecture plus attentive aux cultures et à ses empreintes sur l'habiter.

Un moment crucial de ce débat se situe, en architecture, dans les années 1970 lorsque l'architecture moderne, dite aussi « internationale », qui est en réalité celle d'une hégémonie à bout de souffle, est interpellée dans ses propres rangs, plus ou moins soudés par Le Corbusier, par une opposition faisant explicitement référence aux apports de l'anthropologie.

Il en est résulté un vaste mouvement d'intérêt qui a promu une connaissance plus approfondie des sociétés dans les milieux architecturaux, en particulier dans les écoles d'architecture. Cet intérêt, cependant fragile, a rempli l'impensé qui occupait jusque là la question de l'*utilitas*, alors qu'au cours de son histoire, l'architecture avait su sans cesse mieux définir ou ajuster, à l'évolution des sociétés humaines, les catégories de la *venustas* et de la *firmitas* de Vitruve. A côté des recherches qui ont contribué à identifier, au niveau des formes architecturales, les dispositifs marquant la cristallisation des modes d'habiter, s'en est également développée une autre qui s'est intéressé aux procès qui permettent ou non à ces dispositifs d'advenir.

A la lumière et à la discussion des tâtonnements qui ont marqué les entreprises de formation et les essais d'application dans le projet des apports de la socio-anthropologie à l'architecture et à l'urbanisme, on aboutira à la conclusion que, au lieu d'une application immédiate et mécanique de ce que dit la socio-anthropologie, c'est une forte ouverture à la compréhension de ces procès dont a besoin l'architecture pour penser ses propres artefacts.

Daniel Pinson est Architecte DPLG (ENSBA-Paris, 1970) et Docteur ès Lettres et Sciences humaines (Paris X, 1990). Enseignant-chercheur (1970-1994 : ENSA-Nantes; 1994-2012 : Aix-Marseille Université), il a travaillé sur la question de l'usage dans les théories architecturales et mené des études empiriques sur l'habitat et les banlieues en France et au Maroc.

Mon propos sera orienté vers l'architecture comme activité d'anticipation et vers ce que les sciences sociales, mais plus précisément la socio-anthropologie, peuvent apporter à l'architecture ... ou ce que peut leur emprunter l'architecture. Il reste que, de mon point de vue, tout en s'ouvrant aux sciences de la société, l'architecture, pour avancer, au plan pratique comme au plan théorique, doit continuer à se construire dans la connaissance d'elle-même, de son histoire, et notamment de son rapport à d'autres champs de connaissance. Car, bien qu'elle constitue un domaine, fait d'objets, de traités, de pratiques, intéressant d'autres disciplines (l'histoire comme l'anthropologie notamment), il lui faut aussi, sans se dispenser du regard des autres, se penser à partir d'elle-même, en croisant des méthodes qui lui sont propres et d'autres empruntées, et particulièrement aux sciences de l'homme. Cette capacité qu'a une discipline à se penser historiquement, à tenir compte de ce que d'autres peuvent apporter à la connaissance de ses productions et de ses pratiques, est aussi la condition de sa capacité à se renouveler.

Voici comment je compte m'y prendre...

1. En introduction, je vais rappeler sommairement les chemins parallèles ou croisés de l'architecture et des sciences sociales intéressant l'architecture.
2. Nous verrons ensuite comment la découverte de la socio-anthropologie a aidé à instruire cette dimension impensée de l'architecture : *l'utilitas*, réduite à la fonction par les modernes, et comment des savoirs ont été construits pour la connaissance de l'architecture elle-même et pour produire l'architecture autrement.
3. Enfin j'insisterai sur l'intérêt des expériences où l'enseignement de l'architecture donne une place aux sciences de l'homme et en associe les connaissances à la conception des projets.

### ***Une histoire architecturale de l'anthropologie : chemins parallèles et/ou croisés***

Au début du XXe siècle, il existe, en France, un héritage architectural d'une pensée socio-anthropologique que l'on peut faire remonter à Frédéric Leplay, un sociologue paternisant du capitalisme familial du XIXe siècle. Le Play a inspiré le Musée social, issu en 1895 des expositions universelles dont le même Le Play dirigeait la Section d'Economie Sociale, et où de brillants jeunes architectes, souvent Prix de Rome (H. Prost, D.-A. Agache, L. Jaussely - le traducteur de Raymond Unwin, l'architecte des cités jardins - ...) se sont ouverts aux sciences sociales.

Mais Le Play a aussi intéressé Patrick Geddes (1915), l'un des premiers grands théoriciens de l'urbanisme moderne. En prenant exemple sur les monographies de l'habitat ouvrier de Le Play, Geddes est en effet celui qui, avec le « regional survey », a fait entrer la démarche d'enquête de terrain dans le travail d'urbanisme, bien avant qu'on ne fasse appel aux sciences humaines pour l'architecture, mais aussi celui qui a esquissé la figure de l'habitant acteur. Il en est né d'ailleurs, dans le monde anglo-saxon, une tradition de pensée en architecture bien moins désinvolte vis-à-vis des sciences humaines que celle qui va dominer en France avec la progressive emprise du Mouvement moderne.

Et pourtant son chef de file, Le Corbusier, entretenait des liens assez étroits avec les

milieux de l'ethnologie en France. Son intérêt pour l'architecture vernaculaire, en effet, n'est pas feint : on a en mémoire ce moment, où Le Corbusier dit, dans son entretien avec les étudiants en architecture, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, son admiration pour le travail de « documentation » de Georges-Henri Rivière, le directeur de la section du Musée de l'Homme qui deviendra le Musée des Arts et Traditions populaires.

Avec « L'Aubrac », G.-H. Rivière, précisément, nous a donné, dans les années 1960, une très belle étude interdisciplinaire à laquelle furent associés des architectes. Cette collaboration, engagée avant la guerre 39-45, participe d'une intention conservatrice (muséographique) au moment où disparaît la société rurale en France et, avec elle, un patrimoine architectural de grande valeur.

Les relevés des architectes, associés au travail ethnographique de Rivière, constituent pour moi des modèles d'études d'architecture, pensés avec l'emplacement des meubles et d'autres ustensiles domestique, traces des usages qui s'accomplissent dans le microcosme de l'habitation. Cependant le travail des architectes reste ici purement technique : il met en dessin ce que pensent les ethnologues s'occupant du « folklore », comme on appelle à cette époque les travaux ethnographiques portant sur la métropole de l'empire colonial français.

Le socio-anthropologue Mauss (1872-1950), neveu de Durkheim, futur membre du collège de France, est en arrière-plan des travaux « folkloristes » de Rivière ; il en a été le maître à penser, avec Leroi-Gourhan, lui-même disciple du premier. Mauss a en effet initié une telle démarche dans son étude de 1905 sur les Eskimos (les Inuits), où il donne une place essentielle à l'organisation architecturale de l'espace, à toutes les échelles. Son « Manuel d'ethnographie », notes des cours de Mauss parues dans une rédaction postérieure de Denise Paulme<sup>1</sup>, donne une place très précise aux activités de l'ethnologue en regard des formes matérielles de l'habitation, qu'il distingue de l'habitat. En effet, si l'habitat renvoie à l'organisation des établissements humains, donc à l'urbanisme et à la géographie, l'habitation est considérée par Mauss comme une « industrie de la protection et du confort ». Et il y dit comment les ethnographes (de la métropole comme de ses colonies) doivent s'y prendre : « comme des architectes » dit-il, pour en relever les configurations, les techniques de construction, les savoirs bâtisseurs.

On pourra remarquer, à cet endroit, que s'établit, dès le moment où Mauss en vient à considérer l'habitation comme une industrie, une certaine proximité de pensée avec le concept de « machine à habiter » avancé par Le Corbusier en 1923. Un peu de cette dimension socio-symbolique, holiste, portée par l'étude de 1905 sur les Eskimos, où s'entremêlent le social, l'économique et le religieux, aura donc été perdue en route, amnésie qu'accentuera encore l'influence de Leroi-Gourhan, mais qui sera corrigée plus tard avec les travaux influencés par Lévi-Strauss (« La maison kabyle ou me monde renversé » de P. Bourdieu, 1972).

Au demeurant, la société industrielle, « machiniste », comme dit Le Corbusier, tellement fascinante, imprime son modèle dans la pensée de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cette vision fonctionnaliste, qui rapporte tout à une mécanique horlogère, va cependant entrer en crise dans les années 1950 : on va alors voir se défaire l'apparente unité de pensée autour de laquelle Le Corbusier avait pensé réunir les CIAM (Congrès Internationaux

---

1 Mauss, Marcel, 1947, *Manuel d'ethnographie*, Paris-Genève : Payot.

d'Architecture Moderne).

### ***Naissance d'une opposition au sein des CIAM en référence aux apports de l'anthropologie***

Il est bien difficile de ne pas mettre en rapport la rébellion contre la vision machiniste et internationale qui domine les CIAM, au lendemain de la guerre de 39 – 45, avec les mouvements d'émancipation qui commencent à s'exprimer dans les immenses contrées dominées et, finalement méprisées, parce jugées arriérées, voire, pire, jugées « inférieures ».

Les architectes qui ont une expérience dans les colonies semblent plus sensibles à cette nouvelle donne et en rendent compte dans les réunions des CIAM, notamment en 1953, à Aix-en-Provence<sup>2</sup>. On peut citer Aldo Van Eyck, un brillant jeune architecte néerlandais, proche de Le Corbusier, qui est particulièrement touché par les villages dogons en Afrique occidentale et l'ouvrage qu'y a consacré Marcel Griaule. La mention de Michel Ecochard, chef du service d'urbanisme du Maroc, est bien sûr incontournable. Egalement proche de Le Corbusier, Ecochard déploie au Maroc une activité attentive à la réalité multiculturelle du Maroc, aux travaux qu'y mènent les sociologues André Adam et Paul Pascon. Ce regard se traduira par des propositions intelligemment décalées comparativement à ce que Le Corbusier va réaliser à Chandigarh. En effet, là où le maître transfère sans nuances sa Ville Radieuse de 1935 en terre indienne, Ecochard adapte ce modèle, par ailleurs nourri des réflexions anglaises, pour tenir compte de l'origine rurale et de la culture de l'habitat propres aux populations des bidonvilles qu'il a charge de reloger. Ses orientations influenceront très nettement les immeubles « nids d'abeilles » des jeunes confrères Candilis et Woods qui travaillent sous sa direction au sein de l'Atbat créé par Le Corbusier.

Autre personnalité à signaler : Jaqueline Tyrwhitt (1901-1983), qui fut la « secrétaire » du « secrétaire » des CIAM Siegfried Giedion après la seconde guerre mondiale. Elle publia et annota, après la seconde guerre mondiale, une nouvelle édition du principal ouvrage de Patrick Geddes (*Cities in evolution*, 1915), l'un des fondateurs de l'urbanisme dont nous avons parlé plus avant. Chargée par l'ONU d'une opération de logement expérimental en Inde<sup>3</sup>, au moment où Le Corbusier s'occupe de Chandigarh, elle joua un rôle important dans les réflexions qui sortirent le Mouvement moderne de son nombrilisme occidental et ouvrirent plusieurs de ses membres aux autres cultures, à la question des inégalités et les engagèrent vers l'interdisciplinarité (Tyrwhitt, Sert, Rogers 1952)<sup>4</sup>.

---

2 Bonillo Jean-Lucien, Massu Claude, Pinson Daniel (dir.), 2006, *La Modernité critique, autour du CIAM 9 d'Aix-en-Provence*, 1953, Marseille : Ed. Imbernon.

3 Ekistic, "The Village Center at the Exhibition on Low Cost Housing, Dehli, 1954", n° special Mary Jaqueline Tyrwhitt, vol 52, n° 314-315, 1985

4 Jose Lluis Sert, président des CIAM à partir des années 50, l'accompagna dans cette voie, aussi bien dans sa pratique en Amérique latine, notamment, que dans ses fonctions de Doyen de la « Graduate School of Design » d'Harvard. Tyrwhitt y fut appelée comme enseignante d'urbanisme et plus tard on retrouvera dans le centre de recherche d'Harvard associé à celui de l'Institution concurrente, le MIT, John F.C. Turner (1979), un architecte anglais disciple de Tyrwhitt qui joua un rôle très important auprès de l'ONU et plus particulièrement de sa section des Etablissements humains, lors de la conférence Habitat 1 de Vancouver (1976). A cette époque les CIAM avaient disparu et Tyrwhitt avait fondé avec l'architecte grec Doxiadis « Ekistique », une revue interdisciplinaire sur les établissements humains où s'annoncent les thèmes du développement durable et que présida pendant quelques années la grande anthropologue américaine Margaret Mead.

Mais c'est peut-être à la marge du Mouvement moderne que se construisent des positions encore plus nettement nourries de l'apport des sciences sociales. On citera John Turner, qui tira les leçons de son expérience au Pérou dans une recherche encouragée par Ivan Illich et publiée par Harvard sous le titre *Housing by people*, 1976. Lui-même disciple de Tyrwhitt et indirectement de Geddes (auquel il se réfère en termes de méthodes), il instaura l'habitant en maître de son projet de logement contre l'asservissement des modèles bureaucratiques imposés par les administrations<sup>5</sup>.

Exemple encore plus magistral de cette influence des sciences sociales bien qu'elle ne soit pas accompagnée de références théoriques explicites, l'expérience de Hassan Fathy, architecte égyptien, pour le village de Gournah<sup>6</sup>, dès 1945 et dont il rend compte en 1969. En dépit d'un truisme fort répandu, on doit admettre que l'échec d'un projet n'est pas un critère de son invalidité absolue. On en viendrait trop aisément à rejeter l'ensemble d'une expérience dont Hassan Fathy était le premier à reconnaître les limites. Il est donc plus intéressant de s'attacher à lire, dans la relation qu'Hassan Fathy fait de son expérience, la méthode de conception qu'il met en œuvre.

On en a, en effet, bien plus retenu, dans son travail, la réhabilitation d'une technique d'architecture (la brique de terre ou la voûte nubienne) que la minutieuse enquête ethnographique donnant à Fathy les moyens d'un master plan et de maisons conçues de telle sorte que le moindre habitant ait « chaussure à son pied ».

Un moment particulièrement intéressant de l'élaboration de son plan du village est celui où il élabore le regroupement des habitations des différentes phratries tribales autour d'un espace cour qu'il appelle la « badana ». La figure du chercheur se confond ici avec celle de l'architecte-concepteur, position sans doute difficile à tenir dans d'autres situations, notamment urbaines.

Sur le fond Hassan Fathy illustre les trois principes fondateurs de l'architecture énoncés par Vitruve, et que l'on retrouve de façon régulière dans la théorie de l'architecture :

Utilitas,	la finalité sociale,
Firmitas,	les systèmes constructifs,
Venustas,	l'expression esthétique,

Or, il semble bien que la première dimension, qu'on peut qualifier d'usage (*utilitas*), soit restée à la traîne des deux autres.

### ***Une dimension impensée de l'architecture : l'utilitas, réduite à la fonction***

L'utilité sociale d'un édifice étant autrefois appréhendée comme une « convention », c'est-à-dire comme aspect allant de soi, ou bien pour la raison que le producteur était en même temps le destinataire, ou bien pour la raison que le concepteur était au service direct du commanditaire-destinataire, si bien que la science sociale balbutiante, voire inexistante, ne lui était pas d'un grand service.

L'élargissement du travail de l'architecte, en particulier ses nouvelles « missions » pour le

---

5 Turner, John FC, 1979, *Le Logement est votre affaire*, Paris : Le Seuil (édition anglaise : 1976).

6 Fathy Hassan, 1970, *Construire avec le peuple*, Paris : Sindbad (édition anglaise : 1969).

logement du plus grand nombre ou la création de quartiers nouveaux, d'une part, et l'apparition d'une société plus complexe, sous la double impulsion d'une diversification sociale et d'une sophistication technique plus poussée, d'autre part, ont modifié la portée de cette dimension d'utilité. Le passage, en particulier, du « strict nécessaire » (qui concerne encore une grande part de la population sur la planète), au régime de l'envie, du désir, ouvre un horizon dont la réduction à la « fonction » élémentaire (la salubrité, le confort...) est désormais largement insuffisante.

Dans les années 1970, certains se sont emparés de la question de l'utilité pour approfondir dans des directions nouvelles le travail d'établissement de normes d'espace minimal (pour ne pas « mésuser de l'espace », comme le dira Le Corbusier). C'est ce qu'avait déjà élaboré, à sa manière et dans l'optique de l'*existenz minimum* des années 1930 (le ratio/ration de logement), l'architecte allemand proche du Bauhaus Ernst Neufert. On a ainsi assisté à l'élaboration de théories hyperfonctionnalistes : ancrées dans une vision biologique ou physiologique de l'humain, elles ont participé à la négation de la dimension sociale et culturelle de l'être humain, spécifique des thèses modernistes.

En réalité l'usage, on le sait aujourd'hui, est bien plus que l'utilité, ou que « la surface utile », c'est aussi le sens que prend le lieu de notre présence, permanente ou momentanée (dans la maison, à l'université, en ville...) pour le projet de vie que chacun souhaite construire pour le présent et l'avenir. Ici l'utilité se croise à l'esthétique si l'on tient compte de l'origine étymologique de ce mot grec : l'être bien. Loin de se réduire à la dimension visuelle que privilégie l'ère des écrans, on pourrait dire que l'*aesthesis* croise le juste usage et le bon plaisir.

Le service des sciences sociales pour l'architecture n'est donc pas tant, de mon point de vue, la construction d'outils qui permettraient de mettre en équations les connaissances sur le social, pour les injecter (intégrer) dans un logiciel proposant les bonnes dimensions ou les liaisons les plus rationnelles pour le projet architectural (cela a été tenté sans grand succès), qu'un travail d'ouverture des milieux de l'architecture à ce que donnent à comprendre les sciences sociales sur les pratiques dans l'espace ou les pratiques de sa production.

Cette familiarisation avec le social conduira alors, en chaque circonstance, chaque fois particulière, à une solution d'espace, instruite par cette culture du social, d'une part, et débattue, d'autre part, avec le destinataire dont l'avis transitera par le langage commun<sup>7</sup>. Il restera à l'architecte de ménager ce passage de la commutation à la transmutation (H. Raymond) qui, par les logiciels de représentation 3D, vont avoir tendance à se rejoindre.

Regardons alors le patrimoine dont dispose l'architecture pour penser cette dimension sociale qui lui est, comme l'avait souligné Kant, particulière dans le champ artistique et examinons...

---

7 Je me suis déjà exprimé à ce sujet dans un numéro des Cahiers de la recherche architecturale (n° 20-21, mars 2007) conçu comme un abécédaire : dans U comme usage, je précise : « Activité rigoureuse de ceux qui, anthropologues ou/et architectes, contribuent à une meilleure connaissance de ces « hybrides » (Callon, Latour), « choses humaines par excellence » (Cl. Lévi-Strauss), que sont les édifices et les villes, la diffusion de cette connaissance, par les écoles ou l'édition, finit par nourrir le travail de conception. Cette diffusion capillaire n'est pas moins efficace que les tentatives souvent déçues d'enrégimenter l'usage dans de vaines instrumentations scientifiques, qui le font intervenir aussi mécaniquement qu'une charge de plancher. Entre les certitudes (relatives) de la résistance des matériaux et les caprices de l'art, trouvent place les incertitudes et/ou les aléas de l'usage. »

### ***L'Enjeu d'une recherche en sciences sociales propre à la discipline architecturale***

Orientée principalement vers la création, l'architecture produit d'abord des édifices, communs (les maisons) ou singuliers (les grands équipements communautaires). Mais elle doit aussi produire, en plus de bâtiments, des travaux de recherche sur ce qu'elle a fait et ce qu'elle fait, combinant pour ce questionnement, qui lui est spécifique et nécessaire, ses propres outils théoriques et méthodologiques avec d'autres approches, anthropologiques par exemple.

Sous cet angle, l'architecture peut contribuer à une double construction de connaissance qu'elle pourra ainsi mettre à disposition de ceux de sa communauté professionnelle dont l'activité essentielle est la conception et la réalisation de projets. Ces deux directions sont :

- d'une part la production de connaissances sur l'architecture,
- d'autre part la production de connaissance sur la conception architecturale et urbaine.

A bien y regarder, on est là dans une histoire de la discipline ancienne et le « Traité » m'en semble une figure significative.

*... des sciences sociales pour la production de la connaissance sur l'architecture*

Ce type d'études menées par des architectes se distingue-t-il, alors, de celui des anthropologues ayant consacré certains de leurs travaux à l'espace ? Oui et non, selon que l'auteur considéré restera attaché à sa discipline d'origine : l'architecture. Sa manière de penser a été façonnée par une formation dont il reste toujours quelque chose.

Ce qui me semble faire différer les deux postures, c'est le point de départ de la réflexion : est-ce la dimension physique de l'espace ou est-ce sa dimension sociale ?

Des architectes comme Amos Rapoport ont emprunté cette direction, rompant avec une pratique qui avait tendance auparavant à circonscrire le travail de l'architecte à celui d'illustrateur. L'exhaustivité de l'ouvrage de Rapoport (1972), qui en donne aussi les limites, ne peut en masquer le mérite : celui de resituer la place du facteur socioculturel dans le complexe de ceux, environnementaux, techniques, etc. qui contribuent à façonner la diversité des habitats traditionnels.

A la suite du travail exploratoire de Rapoport et d'autres, la recherche en architecture a profité de la sortie du système des Beaux-Arts et encouragé des études de ce type, quand elles n'ont pas été entreprises à l'initiative de certains architectes dans le cadre de thèses inscrites à l'université. Et c'est souvent pour la raison que les recherches des anthropologues, des historiens, voire des géographes, n'allaient pas assez loin dans leur investigation sur l'espace que des architectes se sont attelés à approfondir cette articulation entre architecture et société, tant en ce qui concerne les pratiques de l'espace que ses représentations.

Ainsi la question de l'imagibilité de la ville (sa représentation et son impact « imaginatif ») a été traitée de façon remarquable par l'architecte urbaniste américain Kevin Lynch (1960), dont la méthode d'analyse de la ville a été largement reprise par la géographie. Pour ce qui a trait au rapport de l'architecture aux sciences sociales, de l'influence des secondes et de l'autonomie de la première, l'originalité de la recherche de



Lynch appelle au moins deux remarques :

- la première est relative à la mobilisation par Lynch de la culture anthropologique internationale – elle apparaît dans ses références bibliographiques en fin d'ouvrage - et la posture délibérément transdisciplinaire qui est la sienne ;
- la seconde concerne la démarche de Lynch et son objet : la finalité du chercheur est bien d'architecture, plus précisément d'*urban design*, et la structure de son ouvrage est pensée en ce sens.

On s'est, à cet égard, bien plus intéressé à la partie qui, à partir de trois études empiriques sur des quartiers centraux de Boston, New Jersey et Los Angeles, fait apparaître l'image de la ville qu'en ont les habitants, qu'à la partie qui en tire les leçons pour l'urbaniste, du point de vue de la composition urbaine.

La validité de la question posée au départ par Lynch vaut-elle encore aujourd'hui, à l'âge des mobilités incessantes, et pour des villes dont l'image n'est désormais pas plus importante pour celui qui y habite que pour une nébuleuse d'interlocuteurs extérieurs, touristes et hommes d'affaires?

Il semble bien, en tout cas, que ce soient les leçons qu'en a tirées l'architecte urbaniste allemand Thomas Sieverts, pour de vastes régions métropolitaines telle que la Ruhr et l'IBA qu'il y a piloté : dans cette région au paysage industriel en déclin, les gigantesques installations industrielles qui le marquent suggèrent une reconversion et des reconfigurations inédites<sup>8</sup>, dans une tension, pour reprendre son propos « résultant de la cohabitation d'un ordre affirmé et d'une confusion totalement labyrinthique ».

Une recherche appuyée sur les sciences sociales est donc nécessaire pour la connaissance de l'architecture comme fait social ; mais elle l'est aussi...

*... pour la conception architecturale.*

D'une manière générale le sentiment que la création architecturale ne peut plus se résumer à une illumination personnelle de l'architecte, telle qu'elle a dominé l'esprit « Beaux-Arts », a sérieusement reculé. Et la nécessité pour l'architecte de s'appuyer sur une connaissance rigoureuse du milieu pour lequel il lui est demandé d'apporter une réponse est mieux reconnue dans la profession. On doit aussi noter que cette nécessité lui est en même temps rappelée par une implication plus affirmée des destinataires, à la fois par associations interposées, notamment en termes de satisfaction des besoins sociaux et de respect de l'environnement, et par les pouvoirs publics qui ne manquent pas, pour de bonnes et de moins bonnes raisons, d'encadrer cette expression dans des dispositifs réglementaires (enquêtes publiques, consultations, concertation...).

La perspective de l'association des destinataires à la conception détermine en même temps la limite des instrumentations scientistes du social qui pensent les besoins, les pratiques et les représentations du social comme des catégories abstraites : des paramètres, des indicateurs ou des variables indépendantes, pouvant être isolées de la volonté des acteurs qui les portent. Ces conduites, ou ces comportements comme disent les anglo-saxons, participent aussi de choix, politiques, sociaux, esthétiques, techniques

---

<sup>8</sup> Sieverts, Thomas, 2004, *Entre-ville, une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille : Parenthèses.

propres aux destinataires du projet, et, du fait de la situation d'anticipation du projet, ils restent pour certains aléatoires, avec une part d'indécidable. Par ailleurs, leur élucidation, du fait d'une expression démocratique qui s'est substituée à la parole autocratique, ne dépend pas du seul architecte. Ce dernier, s'il conserve encore sa qualité d'auteur, est saisi plus qu'auparavant dans le « collectif d'énonciation du projet » (J.-Y. Toussaint) dont il fait partie.

Ce sont, en conclusion, autant de sujets fort passionnants pour une anthropologie de la conception, de la création et de l'invention des artefacts architecturaux et urbains.

J'en viens maintenant à un dernier aspect qui me paraît décisif, pour forger cette conviction indispensable de l'importance des sciences sociales dans le travail architectural : leur place dans l'enseignement de l'architecture.

### ***Intérêt d'enseigner l'anthropologie dans les études d'architecture***

Les sciences humaines restent, pour une génération d'architectes assez directement concernés par leur introduction dans les études d'architecture, dans les années 1970, un supplément d'âme dans le meilleur des cas et un vernis culturel dans le pire. Selon la reconnaissance de leur intérêt pour l'architecture, l'influence des sciences sociales peut laisser une trace durable ou non chez les étudiants.

On trouve ainsi :

- des situations où l'enseignement des sciences humaines est marginalisé,
- d'autres cas où il est dispensé par des architectes qui n'ont pas les compétences pour faire des sciences humaines
- et des cas, peu nombreux, où son enseignement fait l'objet de cours spécifiques, mais aussi d'une association plus étroite à l'apprentissage du projet.

La situation, à laquelle nous nous référons ici, valable pour la France, a son équivalent ailleurs en Europe et dans le monde.

Par ailleurs, la création et la consolidation des laboratoires de recherche dans les écoles d'architecture, et leur rôle plus affirmé au niveau du Master (avec le processus de Bologne d'harmonisation européenne), laissent penser qu'on est engagé dans une dynamique irréversible d'ouverture aux apports d'une recherche fondamentale, pas automatiquement ni immédiatement orientée vers l'opérationnel.

Ainsi, et on l'a vu précédemment, deux niveaux peuvent être distingués dans la contribution des sciences humaines pour l'architecture, mais aussi pour son enseignement :

- celui qui permet de faire progresser la connaissance de la part d'humain engagée dans les objets architecturaux et leur conception,
- et celui qui apporte au travail quotidien des architectes une capacité à intégrer, à tous les moments du projet et de sa réalisation, cette part d'humain et son association à des configurations d'espace et des utilisations de matériaux plus pertinents.

Le premier niveau concerne la recherche, celle qui se fait en sciences sociales, dans les

différentes disciplines concernées, comme celle qui est menée par certains laboratoires des départements d'architecture et d'urbanisme à l'interface entre architecture et sciences de l'homme.

Le second niveau concerne la formation des architectes, et s'appuie précisément sur les recherches élaborées au premier niveau. Il n'a pas tant pour objet de former des architectes-anthropologues (ce qui peut concerner quelques chercheurs) que des architectes ouverts à la dimension anthropologique de n'importe quel édifice, aussi bien du point de vue de sa destination que du point de vue de sa production, et capables d'entrer dans une collaboration fructueuse avec des anthropologues professionnels pour la conception de projet.

Il faut donc viser juste et pas trop haut et faire admettre aux enseignants du projet comme aux enseignants de sciences humaines que cette « sensibilisation » est plus efficace par l'association dans l'apprentissage du projet que du haut d'une chaire d'anthropologie. Cela implique réciproquement, de la part des professeurs en architecture : qu'ils laissent une part de leur pouvoir pédagogique souvent tout puissant à leurs collègues des sciences humaines, et que les humanistes, de leur côté, soient convaincus qu'en architecture bien des aspects de la formation progressent par l'apprentissage en atelier.

Des expériences de ce type ont eu lieu. Pour y avoir participé (à l'Ecole d'architecture de Nantes dans les années 1980), tant dans la pratique que dans la formation, je sais la difficulté qu'il y a à convaincre des architectes et des maîtres d'ouvrage, rivés sur des enjeux de renommée ou des objectifs de rentabilité, d'introduire un supplément de qualité au profit du destinataire, alors que sa validation ne pourra se faire, au mieux, qu'après l'appropriation effective du bâtiment. Cette collaboration, j'en suis convaincu, est pourtant une condition incontournable pour que la préoccupation d'usage, ce pilier essentiel de la conception architecturale, participe à hauteur des progrès des sciences sociales, de la culture des architectes.

Domazan, 6 mars 2012